

EGILONA

La dernière reine wisigoth

Du même auteur

- *La Violence dans la tragédie jacobéenne : contemporains et successeurs de Shakespeare*, Publications de l'Université de Tunis, 1988.
- *The Sword and the Mask : Violence in Jacobean tragedy*, Publications de l'Université de Tunis, 1995.
- *Le Faucon d'Espagne*, Noir sur Blanc Editions, Tunis, 2000.
- *Theatrical Violence : Shakespearean and other studies*, Centre de Publication Universitaire, Tunis, 2001.

RAFIK DARRAGI

EGILONA

La dernière reine wisigoth

L'Harmattan

Collection Roman historique

Déjà parus

- Roger FAUCK, *La vie mouvementée du curé Jules Chaperon*, 2000.
- André VARENNE, *Toi, Trajan. Treize entretiens avec un empereur païen au Paradis*, 2000.
- Béatrice BALTI, *Zeyda, servante de l'Alhambra*, 2000.
- Yves NAJEAN, *Era ou la vie d'une femme à l'aube du néolithique*, 2001.
- Franz VAN DER MOTTE, *Mourir pour Paris insurgé. Le destin du colonel Rossel*, 2001.
- Claude BEGAT, *Clovis, l'homme*, 2001.
- Jessie RIAHI, *La reine pourpre*, 2001.
- Marcel BARAFFE, *Les larmes du Buffle*, 2001.
- Général Henri PARIS, *Cent complots pour les Cent-Jours*, 2001.
- Raymond JOHNSON, *Le bel esclave*, 2002.
- Claude BEGAT, *Les héritiers de Clovis*, 2002.
- Jacques NOUGIER, *Les Bootleggers de Saint-Pierre*, 2002.
- Marie-Anne CHABIN, *l'affaire Chevreau Julien*, 2002.
- Yves MURIE, *L'enfant de la vierge rouge*, 2002.
- Madeleine LASSERE, *Moreau ou La Gloire perdue*, 2002.
- Turkia Labidi BEN YAHA, *A toi Abraham, mon père*, 2002.

A
Skander et Eugénie
Affectueusement

*Quelque chose de nouveau
et de vrai,
c'est la seule excuse d'un livre.*
Voltaire

© L'Harmattan, 2002

5-7, rue de l'École-Polytechnique

75005 Paris – France

L'Harmattan, Italia s.r.l.

Via Bava 37

10124 Torino

L'Harmattan Hongrie

Hargita u. 3

1026 Budapest

ISBN : 2-7475-2739-5

Avant-propos

Eternelle répétition à l'image même de l'Homme, pétrie, pour ainsi dire, de la même glaise que celui qui la façonne et la gère, l'Histoire est la source naturelle où va puiser le romancier. Il s'en saisit pour son côté spectaculaire, mais aussi pour répondre au goût du jour avant, peut-être, d'en tirer des leçons, une philosophie, tant il est vrai que l'histoire contemporaine présente des analogies frappantes avec le passé dont elle découle.

De tous les temps agresseur agressé, victime et bénéficiaire de la violence, l'homme ne change guère. Capable d'évolution, capable d'imagination, maître de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, il est cependant demeuré moralement le même qu'aux premiers temps. Sa violence, en particulier, n'a pas disparu avec ce que l'on appelle la Civilisation.

L'auteur ne prétend pas être historien, mais, témoin de son temps, il se réfère à la prestigieuse épopée arabe en Espagne, c'est-à-dire, à des événements connus de tous et admis sans conteste, pour tirer prétexte de la vérité historique et tenter, par fiction interposée, de véhiculer un message de paix et de tolérance.

Chapitre 1

- L'histoire des Perses commence le jour où Zeus accorde à Médos le droit de régner sur toute l'Asie nourricière.

- Zeus ? C'est qui déjà ?

Egilona leva la tête et regarda 'Abd al-'Azîz, l'air étonné.

- Oh, ! Tu exagères ; je te l'ai déjà dit ! Je t'ai bien parlé hier de la mythologie grecque, l'histoire des dieux grecs. Tu ne t'en souviens plus ?

- Si, si, je me souviens maintenant de ce nom. Je me rappelle surtout de... Aphro... Oui... Aphro... dite, la belle déesse.

- Oui, je vois...

Un sourire malicieux sur les lèvres, 'Abd al-'Azîz reprit :

- Si Zeus est grec, comme tu dis, pourquoi est-il le Dieu des Perses ? Ta pièce parle des Grecs ou des Perses ?

- C'est la même chose, puisque c'est un Grec, Eschyle, qui a écrit la pièce. Tu veux que je te continue cette histoire, oui ou non ?

- Mais bien sûr ; je t'écoute. Je voulais comprendre, c'est tout.

Rassurée, la jeune femme lui fit un beau sourire ; d'un geste gracieux, elle posa son coude sur un petit oreiller en soie rouge, releva ses beaux cheveux noirs en arrière et, d'une voix douce, reprit son histoire :

- Médos devient ainsi le premier chef du peuple en armes. A sa mort, son fils prend la relève.

- Il s'appelle comment ?

- Qui ? Le fils de Médos ? Je ne sais pas. Il n'est pas mentionné ici.

D'un geste fébrile, la jeune femme feuilleta quelques parchemins éparpillés autour d'elle, sur le lit.

- Non, je ne trouve rien... Je continue quand même ... Les Perses eurent ensuite Kyros. Il fut un roi très populaire, un héros pacificateur, béni des dieux pour sa sagesse.

- Ces gens étaient des païens. Il n'y a qu'un seul dieu .

- Tu crois vraiment que je l'ignore ? Laisse-moi continuer, veux-tu ?

'Abd al-'Azîz sourit. Sa jeune femme, apparemment, commençait à perdre patience. Il décida de faire un effort pour se concentrer et ne plus l'interrompre. Il n'était pas venu, après tout, en pleine matinée, dans ce petit boudoir si douillet pour discuter de l'histoire des Perses ou des Grecs, mais bien pour se détendre auprès d'elle, écouter son gazouillis joyeux, la contempler à loisir. Il aimait tant la regarder, en silence, immobile. Les affaires de l'Etat attendront un peu.

- Le fils de Kyros devient, après la mort de son père, le quatrième chef de l'armée. Lui non plus, je ne connais pas

son nom, mais passons... Son fils s'appelait Mardis ; il fut tué et remplacé par Artaphrénès.

- Arta...Comment ? Excuse-moi ; ils sont tellement étranges, ces noms !

- Artaphrénès...C'est vrai, c'est difficile à retenir. Mais, vois-tu, il s'agit d'un autre pays, d'une autre civilisation tout à fait différente de la tienne...Cette liste est fastidieuse, mais elle est nécessaire ; chaque roi avait son propre caractère, sa propre conception du pouvoir ; en les comparant, le lecteur peut saisir les différences, les nuances...Avoir son idée sur le personnage... Je te disais donc...Après Artaphrénès, vient ensuite Darios. Celui-là était célèbre parce qu'il avait entrepris d'innombrables campagnes militaires.... Remarque, son nom est plus facile à retenir.

Egilona demeura un instant songeuse, puis sans regarder le jeune homme allongé devant elle et qui l'écoutait maintenant sagement, elle murmura, presque à elle-même

- L'issue de ces guerres n'était pas toujours heureuse. Darios avait fait souffrir son peuple pour une gloire éphémère, tout à fait personnelle. C'est stupide, non ?

Après un silence, et constatant qu'elle ne recevait pas de réponse, elle releva la tête. 'Abd al-'Azîz avait mis un coussin sur son visage ; seule émergeaient ses cheveux abondants et bouclés.

- Tu m'entends ?

- Bien sûr ! Continue !

Le ton anormalement sec, incisif, la surprit. Certes, elle savait fort bien que le jeune émir n'avait pas le tempérament fougueux d'un guerrier ; il lui avait déjà avoué ne pas aimer la guerre ; mais pourquoi refusait-il d'en discuter ?

Quelque peu décontenancée, elle reprit son histoire d'une voix haute et rapide comme si elle craignait, cette fois, d'être interrompue :

- Néanmoins, il laisse à sa mort un vaste empire à son fils, Xerxès. Ce dernier, poussé par les sarcasmes de certaines personnes mal intentionnées qui lui reprochent son pacifisme, tente d'égaliser les prouesses guerrières de son père. Mais Xerxès offense les dieux par son audace ; il envahit la terre grecque, dépouille les statues des dieux, profane les temples et incendie les images divines. Zeus, en dieu vengeur, le punit. Prise au piège, encerclée de partout, la formidable armée de Xerxès est complètement anéantie ; la débâcle inattendue de l'armée navale a causé la perte de l'armée de terre.... Eschyle, évidemment escamote ici les détails de cette bataille... Il n'était pas le grand stratège... Je suppose que ses préoccupations étaient autres... En fuite, Xerxès, rempli de douleur, se retourne contre lui-même et déchire ses vêtements royaux.

Egilona s'arrêta de parler et d'un air faussement détaché, murmura doucement :

- Voilà brièvement l'histoire des rois perses; elle est bien triste, n'est-ce pas ?

L'émir lui esquissa un léger sourire et hocha la tête. Il ne voulait pas parler, afin de ne pas rompre le charme de ce beau moment; car il se rendait compte qu'il était bel et bien sous le charme de cette femme. Il aimait cette voix mélodieuse et douce qui résonnait comme une musique céleste à ses oreilles. Pourtant cette histoire des Perses commençait à lui déplaire ; un instant il soupçonna Egilona d'avoir une idée derrière la tête. Pourquoi, de toutes les pièces d'Eschyle avait-elle choisi *Les Perses* ? Elle est si tragique, cette histoire ! Une kyrielle de victoires et de défaites, du sang, des hécatombes. Cherchait-elle à établir une comparaison avec l'histoire des Arabes pour l'intimider ? 'Abd al-'Azîz préféra se taire et garder une attitude prudente.

- Mais la pièce est tout autre, reprit Egilona sans le regarder, l'auteur a son idée là-dessus ; il n'ignore pas que les dieux grecs ont leur propre déesse de la guerre, Minerve, et c'est pour cela, précisément, qu'il n'insiste que sur les conséquences désastreuses des conflits militaires : les morts, les souffrances et les lamentations. En tant qu'écrivain, il se

doit de traiter les préoccupations collectives de l'heure ; il veut dissuader les gens de s'entre-tuer. C'est évident. Vous, les nouveaux maîtres de ce pays, vous serez bien inspirés de suivre ses conseils.

- Ah ! Pourquoi donc ?

- Vous êtes en perpétuel état de guerre .

- C'est exact ; nous sommes toujours en état de guerre. Tu as raison. Remarque, je n'ai pas manqué de faire le lien avec ton histoire. Tu as voulu me la lire pour cela ?

Egilona le regarda l'air amusé puis hocha la tête.

- Non, sincèrement ; j'aime Eschyle ; c'est une pure coïncidence.

- Maintenant que tu es ma femme, il ne faut surtout pas que tu te trompes sur les raisons qui nous poussent, nous, à la guerre. Ce n'est pas par esprit de conquête ; pour la gloire et les honneurs, tu le sais.

- C'est là le nœud du problème. Tout le monde a ses raisons.

- La guerre sainte est une injonction divine.

- Néanmoins, je pense que toute guerre dépend toujours d'une appréciation personnelle du droit.

- N'a-t-on pas le droit de se défendre, de défendre sa vie, sa foi, sa fortune, son pays ?

- Si, mais cela reste très subjectif, à mon avis.

- N'as-tu pas été toi-même une femme guerrière ?

- Oui, comme tout un chacun ; j'étais alors profondément imprégnée par l'enseignement de l'Eglise.

- C'est bizarre ; je n'arrive pas à t'imaginer habillée en amazone, appelant les femmes à s'entraîner au maniement des armes, et parcourant inlassablement le pays pour nous bouter dehors !

- En tous cas, il me semble qu'il y a de cela une éternité. J'étais jeune, si idéaliste ! J'ignorais tout de la vie. La première fois où je m'étais déguisée en amazone, c'était par dépit, ou, si tu veux, par provocation. J'avais lu, quelques jours auparavant ...

Egilona s'arrêta et esquissa un large sourire :

- C'était... Eschyle, oui, toujours lui... Il disait que l'amazone était « *l'ennemie des hommes* ». Or, à cette époque là, Roderick me trompait honteusement ; j'étais la risée du royaume et je cherchais désespérément un moyen de me venger ; et comme je ne savais pas comment lui faire payer les humiliations qu'il me faisait subir, j'avais tout naturellement songé à me déguiser en amazone pour lui signifier mon mépris ; puis, peu à peu, je m'étais prise au jeu. Le rôle était fascinant ! Je m'étais documentée sur le sujet et j'appris que selon la mythologie grecque, le père des amazones était Arès, le dieu féroce de la guerre et leur mère la douce Harmonie.

- C'est pour cela que l'amazone fascine et terrorise à la fois !

- Oui, la légende raconte que le fameux Achille, après avoir blessé à mort la reine des amazones, Penthésilea, pleura de tristesse à la vue de la belle chevelure et des beaux traits- jusqu'alors cachés par le casque- de cette reine guerrière.

- Tu étais devenue une amazone à cause de tes longs cheveux?

- Ne te moque pas de moi, veux-tu ! J'aimais monter à cheval ; et c'était plus pratique de porter des vêtements masculins. Et puis, vous êtes venus...

- Tu as voulu nous combattre !

- Je voulais alors imiter la prophétesse Déborah qui délivra Israël du joug des Cananéens. D'ailleurs, je ne minimise pas mes responsabilités ; après la défaite et la disparition de Roderick, j'avais cru que mon heure avait sonné ; je m'attendais à une mort certaine ; mais, vois-tu, c'était alors la panique générale ; tout le monde a été pris de court ; dans les églises, durant les sermons, on tentait de justifier la guerre par tous les moyens, à tout bout de champ ; je me souviens que l'évêque de Tolède ne faisait que répéter la phrase de Saint Augustin : « *Si Dieu, par une prescription spéciale, ordonne de tuer, l'homicide devient une vertu.* »(1)

- 'Prescription spéciale'? Je ne comprends pas. Comment le savoir ?

- Je ne sais pas... C'est l'art de la dialectique.

- Avoue que c'est vague. *'Si Dieu par une prescription spéciale ordonne de tuer, l'homicide devient une vertu...* Tout est dit ... Et pourtant rien n'est dit. Comment faire pour reconnaître cette prescription sans se tromper ? Attendre un miracle ? C'est l'exemple typique de la langue de bois ; parler pour ne rien dire ou ...Non...Parler pour ...Comment dirais-je ?... Pour noyer le poisson dans l'eau.

- Il voulait justifier la guerre de religion, tout simplement ; la logique importe peu.

- Nous, Arabes, nous préférons l'appellation 'guerre sainte', car elle est la cause sacrée par excellence. Et contrairement à ce que pense cet auteur grec Eschyle, que tu apprécies tant, elle n'est pas amoral. Nos places-fortes, nos ribats sont des forteresses mais aussi des retraites spirituelles car nos soldats ne sont pas des hordes sauvages sans foi ni loi, comme nos ennemis les imaginent. Quand ils ne sont pas sur le champ de bataille, ils sont en prière ou en méditation. Il n'en déplaît à ton auteur, pour nous, la guerre sainte est toujours bénie par Dieu le Tout-Puissant, et par là-même, justifiée envers et contre tout.

- Tiens, tiens...Tu t'enflames...Tu défends si bien la guerre ! Je ne te savais pas si belliqueux !

- Comme tout bon musulman je suis un ardent défenseur de la guerre sainte. Dans le Coran il est précisé que Dieu

accorde sa grâce à ceux qui ont combattu pour la foi (2), mais je suis loin d'être moi-même belliqueux. D'ailleurs, comme tu le constates, je n'ai pas mené une seule expédition militaire depuis que j'ai foulé le sol andalous. Et pourtant tous mes conseillers me pressent de le faire. Lorsque j'étais à Qairawân, c'était toujours mon père ou ses généraux qui partaient guerroyer. Moi, je vis confiné dans ce palais, en adoration devant toi.

- Je ne te vois pas souvent, pourtant !

-Tu sais pourquoi. J'ai toujours quelqu'un à recevoir, des messages à lire, des ordres à donner...

- Il n'empêche, pour en revenir à la guerre, qu'elle sert énormément le Pouvoir. Tu dois l'admettre, toi l'autorité suprême de cette immense contrée. Je sais, par expérience, qu'elle permet la mainmise totale sur le pays en mobilisant toutes les ressources, toutes les énergies ; elle justifie les impôts et les dépenses.

- Mais attention, ce que tu dis là n'est vrai que jusqu'à un certain point seulement. Tu vois, la guerre a été fatale à Roderick. Il croyait sûrement que la guerre contre nous mettrait fin à la discorde entretenue par Witiza, et créerait l'unité du pays.

- Oui, tu as raison. Il pensait que la guerre contre vous mettrait fin à la voix de la discorde ; l'heure, disait-il, était à

l'unité sacrée face à l'ennemi de Dieu. Je vois que la guerre joue parfois d'étranges tours à ceux qui n'y prennent pas garde.

- Remarque, ceux qui la critiquent, et ils sont nombreux, pensent souvent qu'elle est un fléau de Dieu, ou, comme l'a si bien dit un sage, un huissier envoyé par le Ciel, destiné à suppléer la justice royale, à châtier les criminels qui échappent à son bras. Paradoxalement, il semble bien que seule la guerre garantit le cours normal de la société.

-Moi je pense que c'est la paix, plutôt ; l'état de l'homme est la paix. La guerre ne peut être une fin

.- Je te le concède, l'état de l'homme est la paix, la paix universelle; il n'en demeure pas moins vrai que la guerre peut devenir juste si le but ultime est d'imposer la vertu et la loi divine. C'est notre démarche, à nous; notre justification de la guerre sainte.

Egilona ne répondit pas ; elle savait que le terrain de la guerre et ses implications religieuses surtout, étaient plutôt glissants, des sables mouvants, pleins de trahison malgré leurs aspects innocents et bucoliques. Elle pensait, elle aussi, avant la défaite de Roderick, que la guerre était sacrée, « *que le Ciel protégeait le droit* » comme ne cessait de le répéter le bon et vieil archevêque de Tolède, et pourtant, qui avait trahi Roderick ? Oppas, lui-même, un homme de religion qui a

pactisé aujourd'hui avec les musulmans.

« Lorsqu'il s'agit de guerre, la théorie du pouvoir divin est à double tranchant, pensa-t-elle, il suffit qu'un homme d'Eglise assez ambitieux décrète que le roi auquel Dieu a délégué son pouvoir a failli à sa mission sacrée, qu'il n'est plus capable de maintenir la paix et la justice, pour que ce pouvoir lui soit arraché. Pour s'engager dans la guerre, il faut autre chose que le pouvoir mystérieux, invisible, et par conséquent inquantifiable de la religion ; il faut tout simplement que le prince qui décide d'aller en guerre, se sente en mesure de s'en sortir victorieux par ses propres moyens ; qu'il évalue intelligemment les forces en présence avant de s'aventurer, et qu'il assume pleinement la responsabilité du commandement. En effet, il importe qu'il soit animé de vertu guerrière et d'esprit de conquête, sûr de vaincre et capable de faire croire en sa victoire. Où est Roderick maintenant, lui qui croyait aller à la parade en allant affronter T'ariq ? Un glorieux mort ? L'idéal du prince chrétien ? »

Egilona esquissa un petit sourire ironique. Combien de fois avait-elle voulu faire table rase de tout ce passé ! De tous ces souvenirs ! De tous ces regrets, surtout, qui lui rendaient la vie si amère ! Enfin oublier tout, et ne se préoccuper que de l'instant présent ! Hélas ! Cela lui était impossible ; au-

dessus de ses forces : Le passé ne cessait de la tarauder, surgissant, tel un fantôme, devant elle à tout bout de champ. Elle soupira et reprit l'histoire des Perses :

- Tu veux que je te la lise ou que je te la résume ?

* * *

Depuis son remariage avec 'Abd al-'Azîz la lecture était devenue, avec la musique, l'occupation favorite d'Egilona. Ne pouvant plus pratiquer la chasse, obligée malgré elle, de porter le voile chaque fois qu'elle devait sortir, elle dut, peu à peu, se résoudre à changer le rythme habituel de sa vie. La musique et la lecture devinrent ses occupations principales car elle pouvait s'y adonner à tout moment, surtout en présence d'Abd al-'Azîz, qui semblait, de toute évidence, apprécier sa compagnie. Peu à peu elle consacra son temps exclusivement à son jeune époux. Pour pouvoir se rencontrer, en toute quiétude, entre deux audiences, elle fit aménager une petite chambre non loin de la salle du trône, qu'elle tapissa entièrement de couvertures et de riches tapis. Bientôt, la pièce se trouva remplie de parchemins, de rouleaux et de livres enluminés de toutes sortes.

Elle avait engagé à cet effet plusieurs scribes qui s'affairaient, en silence, jour et nuit, dans une vaste salle qu'elle appelait avec une certaine fierté son 'scriptorium'.